

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

189

seizième année

Septembre 1969

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	40 F	20 F
Etranger	50 F	25 F
Abonnement de soutien : 1 an : 50 F — Etranger : 60 F		
Abonnement d'Honneur : 100 F		
Le numéro : 4 F		

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10°

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

*La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

Timbre pour toute correspondance.

1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.
Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.
Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.
Riksförbundet för sexuell likaberättigande
Box 850. Stockholm. I. Suède.
Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.
One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)
Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)
Club 68. Postfach 417. Zurich 8022

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5

C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

« Copyright « Arcadie 1969 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS
Dépôt légal 1969. N° 432 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

SEIZIÈME ANNÉE

SEPTEMBRE 1969

SOMMAIRE

Nouvelle réalisation, par ANDRÉ BAUDRY	385
Gide dépassé? par ANDRÉ CLAIR	388
Gide à la découverte de lui-même, par BERNARD MEYER	391
L'homosexualité dans la correspondance Gide-Martin du Gard, par ROBERT AMAR	397
Nouvelles de France, par JEAN-PIERRE MAURICE ..	402
Le génie du Vatican, par PHIDIAL de MONTALTE ..	407
Nouvelles d'Italie, par MAURIZIO BELLOTTI	415
A propos de cinéma, par PIERRE NEDRA	423
Le vivre ensemble, par DOMINIQUE VALMY	425
LIVRES :	
La peau des zèbres, de J.L. BORY	427
Printemps au parking, de Ch. ROCHEFORT	429

A DATER
DU 15 SEPTEMBRE 1969

ARCADIE

CLUB LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE
DES PAYS LATINS

C. L. E. S. P. A. L. A.

61, rue du Château-d'Eau

PARIS-10^e

Téléphone : 770-18-06

NOUVELLE RÉALISATION

par ANDRÉ BAUDRY.

Arcadie, revue, et ses bureaux; le *Club littéraire et scientifique des Pays Latins*, avec ses très nombreuses et diverses activités, étaient installés rue Béranger depuis mars 1957.

Déjà, c'était un pas en avant.

Les premiers Arcadiens se souviennent certes avec émotion des premiers contacts, des premiers espoirs, et du lancement d'*Arcadie*, depuis la rue Jeanne d'Arc.

Une œuvre qui stagne est promise à la mort.

1954. 1957. 1969. Plus de quinze ans d'action homophile en France pour le bien des homophiles.

Il fallait progresser. Il fallait franchir une nouvelle étape.

Voilà qui est fait.

Nous quittons la rue Béranger.

Grâce à la générosité de beaucoup d'Arcadiens de tous âges, de toutes conditions — les plus humbles et les plus déshérités n'ayant pas été les moins généreux, bien au contraire — nous avons pu acquérir un nouveau local qui devient notre nouveau Siège officiel.

C'est là que s'installe la revue, plus à l'aise, avec ses archives de plus en plus importantes, et un secrétariat mieux organisé.

C'est là que le Club des Pays latins exercera ses activités culturelles. Il les multipliera sous la forme de conférences, de débats, de tables rondes, de carrefours, de séances cinématographiques (nous reprendrons tous les films homophiles — masculins et féminins — qui depuis de nombreuses années ont été projetés sur les écrans de France et de l'étranger et que beaucoup d'entre nous aimeront revoir ou aimeront découvrir), des représentations théâtrales (nous disposons d'une très belle scène qu'il faudra certes aménager) et un appel est lancé aux possibles dramaturges pour écrire des pièces homophiles.

C'est là que tous les homophiles de France aimeront se

retrouver dans une atmosphère de dignité, de courtoisie, de sécurité, d'amitié.

C'est là que nous accueillerons les homophiles du monde entier passant par Paris.

Ce sera *Notre maison*.

Elle sera ce que chacun voudra qu'elle soit.

C'est pourquoi — est-il besoin de le dire? — nous conserverons les règles de prudence mises à exécution depuis tant d'années. Elles seront même modifiées afin que jamais aucun Arcadien, de quelque façon que ce soit, ait à souffrir de son intégration à Arcadie.

Mais elle ne sera pas seulement le lieu de rencontre des homophiles qui viendront y chercher lumière, réconfort, amitié.

Elle devra être le *Siège de l'homophilie*.

C'est-à-dire, de plus en plus, ici et là, quand on voudra étudier l'homophilie sous ses divers aspects, on devra savoir qu'il faut aller à cette adresse, que c'est auprès d'elle qu'on trouvera les vraies sources de toute la connaissance homophile.

Oui, centre d'études, centre de recherches, centre de réflexion.

Institution nationale et internationale.

Et de là partiront en tous sens, vers tous ceux qui doivent mieux connaître le problème homophile, les statistiques, les rapports, les textes scientifiques (que ce soit vers la médecine, la théologie, la biologie, le droit, la philosophie, la sociologie, l'histoire, etc...).

Tête et cœur. Carrefour.

Pour servir les homophiles. Pour servir la Société. L'humanité même.

Oui : *Fondation*. Fondation — comme il y en a tant en cent domaines — et nous reviendrons sur cette volonté de création.

Ainsi — nous le souhaitons — viendrons vers nous de plus en plus confiants les homophiles eux-mêmes — et nous recevrons tous ceux qui voudront auprès de nous « connaître » l'homophilie.

Un présage? On sait que c'est une très haute personnalité scientifique italienne qui, spontanément, bien que non homophile, a ouvert la souscription qui nous a permis ce bond en avant, en nous remettant en janvier 1969 un généreux don... Il donnait la chiquenaude qui allait nous convaincre qu'il fallait progresser..., qu'il fallait tenter...

Il nous a porté chance.

La science au départ. La science honnête. La science qui ne refuse pas pour des considérations morales ou bourgeoises d'étudier l'homophilie sans préjugés.

Alors : ne désespérons pas.

Puisqu'il y a de telles intelligences au service de la *vérité*, *Arcadie* triomphera.

Je veux dire : les homophiles à côté des autres. Sans haine, sans mépris, sans discrimination.

A tout voir, à tout dire, à tout entendre : qui ne sait que cette merveilleuse réconciliation est pour un proche avenir grâce à une jeunesse vibrante qui veut vivre dans la justice!

ANDRÉ BAUDRY.

PLEXUS

N° de juillet 1969 (8,50 F)

LE DOSSIER DE L'HOMOSEXUALITÉ

Enquête de P. HAHN

R. Peyrefitte, M. Butor, C. Dumezil, D. Guérin,

M. Oraison, R. Bastide, A. Baudry répondent

GIDE DÉPASSÉ ?

par ANDRÉ CLAIR.

Il y a cent ans, André Gide naissait à Paris, par un jour de novembre. Aujourd'hui, à l'occasion de cet important anniversaire, *Arcadie* a considéré qu'il était de son devoir de rendre hommage à cet esprit honnête, qui fut aussi sur tant de plans un libérateur. Nous lui devons tous beaucoup, c'est vrai : d'abord, si l'on se reporte aux années d'avant et d'après la guerre de 14-18, si l'on songe à l'enfance protestante (ô combien puritaine) d'André Gide, comment ne point admirer le courage de celui qui, dès 1911, publiait une édition privée de *Corydon*? Ensuite, pendant toute sa vie, il n'a jamais séparé le combat pour une société plus libre de la lutte pour la reconnaissance des homosexuels par les autres groupes sociaux, et avant tout par le monde ouvrier.

Certes, André Gide aujourd'hui peut sembler à beaucoup d'homosexuels comme un représentant préhistorique du combat pour l'égalité effective de tous les droits (et devoirs) de ceux dont nous sommes, que le judéo-christianisme, implanté chez nous par l'impérialisme décadent des Romains, a exclus de la Cité. Il voulait écrire, entre autres, un livre à la gloire de Jésus-Christ trahi par saint Paul, un ouvrage qui eût certes contribué à accélérer la libération en cours des Chrétiens « authentiques » — donc Gide est dépassé.

André Gide, à la fin de sa vie, disait que le monde serait sauvé par quelques-uns, et il pensait entre autres aux étudiants, comme nombre de ses amis ont pu le dire; ces étudiants, à ses yeux, étaient le sel de la terre. Là aussi, il est dépassé.

Il écrivait dans *Les Nourritures terrestres* : « Familles, je vous hais... »; il écrivait aussi à l'idéal Nathanaël que du passé il fallait faire table rase, alors même qu'il ne songeait pas que cette formule se rencontrait dans le chant de « l'Internationale ». Singulièrement, ce grand bourgeois, ce lettré égoïste, cet homme qu'on accusa d'avarice, a engagé sa vie à la fois pour transformer les conditions socio-économiques de notre temps, au double nom du vrai Jésus-Christ (cet anarchiste comme disait Nietzsche qui voyait juste) et de Marx, l'un l'autre se rejoignant au sein d'un seul et unique combat, mais aussi il a demandé qu'on pût changer tout le système de valeurs occidentales, au profit d'un aurore qui n'exclue pas l'homosexuel, ce minoritaire érotique, ce damné de la terre.

André Gide, dépassé? Eh bien, oui, si c'est être hors-jeu que de voir des milliers de jeunes dans les universités et ailleurs écouter ses proclamations, et, même sans l'avoir lu, découvrir à vingt ans ce qu'il avait mis cinquante ans à trouver : que tout se tient, qu'une forme de révolution en appelle une autre, que la libération de l'humanité passe à la fois par la destruction de l'oppression et de la répression socio-économique et aussi par la libération des homosexuels, entre autres damnés de la terre. André Gide, en avance sur son époque, ne fut pas plus compris dans l'essentiel de son message, que ne pouvait l'être Fourier en son temps, ni Marx, ni Freud, ni le merveilleux Nietzsche, dont personne ne s'est avisé qu'il était lui aussi dans la Sorbonne, sur les murs écrits en lettres de feu, voici déjà un an.

Mais, amis Arcadiens, si vous saviez comme il m'est difficile d'écrire sur André Gide, peut-être excuserez-vous que je donne l'impression d'incliner vers mes positions sa pensée. J'ai connu son œuvre pour la première fois alors que j'étais jeune garçon encore, au moment de la puberté. C'était un ami allemand qui m'invita à le lire. Un peu auparavant, j'avais découvert dans une librairie, à l'intérieur d'un numéro du *Crapouillot* consacré à l'homosexualité, qu'il était le Pie XII — disons le Jean XXIII —, bref notre Saint Père à nous, comme si, curieusement, les homosexuels fussent les prêtres d'une religion secrète — et pour quoi pas? —, née avec l'humanité.

Aujourd'hui, quand je pense à Gide, je suis contraint, comme la femme de Loth au sortir de Sodome, de me retourner en arrière, sans être heureusement transformé en statue de sel. Mais j'ai horreur du passé, et, au fond, ce

qui s'est éloigné pour moi, ce n'est pas Gide, on s'en doute : c'est mon passé.

Pour moi, Gide est aujourd'hui cet esprit assez honnête, assez probe — ce mot lui était bien cher! —, qui n'a jamais consenti à la plus légère falsification de la vérité, dût-elle s'opposer même à tel ou tel de ses engagements. Je crois que Gide mérite notre respect, mais, comme je suis peu respectueux des gloires établies, que ce soit de Gide ou de nul autre, je dirais : il a droit à notre admiration et à notre affection. J'ai trop entendu de niais prétentieux, du temps où j'étais dans mon adolescence (comme eût dit Blaise Cendrars), s'écrier : « on admire Gide; on ne peut l'aimer », pour qu'aujourd'hui je ne m'écrie pas : j'ai d'abord eu de l'affection pour Gide et de l'estime et puis après je l'ai admiré.

« Non point l'admiration, Nathanaël (...) : l'amour. »

ANDRÉ CLAIR.

DOCTEUR JACQUES CORRAZE

(Agrége de Philosophie)

LES DIMENSIONS DE L'HOMOSEXUALITÉ

« Une admirable synthèse des connaissances »

Ed. Privat — 252 p. — 20 F

GIDE A LA DÉCOUVERTE DE LUI-MÊME

par BERNARD MEYER.

Ce 22 novembre, André Gide aurait cent ans. Pour ses amis, ce n'est pas un mince anniversaire. Beaucoup se souviennent que grâce à ses écrits, *Si le grain ne meurt*, *Corydon*, ils se sont compris, acceptés, libérés plus vite. Mais lui-même qui n'avait pas d'aîné pour le guider, comment est-il passé des ténèbres à la clairvoyance, de l'homophilie inconsciente à l'homophilie assumée ? M. Jean Delay a longuement développé le sujet dans les deux tomes de sa *Jeunesse d'André Gide* (1). Il serait vain de vouloir résumer cet ouvrage en quelques lignes. Le présent article a seulement pour propos de rechercher, dans les toutes premières œuvres, aujourd'hui si délaissées, de l'écrivain, les témoignages discrets de la découverte progressive.

*
**

A vingt ans, en 1889, André Gide est un jeune homme insatisfait, travaillé intérieurement par le désir de trouver son vrai dieu, je veux dire un dieu qui le comble. En cinq ans, il passera du dieu biblique au dieu de la nature, de la retenue puritaine à l'étreinte des garçons. Durant le même temps, il s'affirme comme écrivain. De 1890 à 1894, il écrit *Les cahiers d'André Walter*, les *Poésies d'André Walter*, le *Traité du Narcisse*, le *Voyage d'Urien*, la *Tentative amoureuse* et la partie « solaire » des *Nourritures terrestres*. Dans ces œuvres de faible volume, de forte

(1) Gallimard, 1956, 1957.

influence symboliste, en même temps que se forge un style personnel, s'inscrivent, de plus en plus nettement, les goûts pédophiles de leur auteur. Certes, Gide est prudent et comme encore effrayé de lui-même, mais, connaissant la suite, il nous est aisé de lire entre les lignes.

**

André Walter, adolescent de vingt ans, a été séparé de sa cousine Emmanuèle, qu'il aimait. Il se retire dans la solitude pour écrire son histoire. A mesure que son livre avance, sa raison se trouble : il devient fou et meurt de congestion. Il laisse deux cahiers où il a noté les progrès de son mal.

André Walter, double d'André Gide, a une vie religieuse très tourmentée. Le dieu sévère des protestants le torture par ses exigences. Or, cet inquiet aime une jeune fille. Le conflit attendu serait : comment concilier l'amour du créateur et celui de la créature ? Ce conflit ne se produit pas, car l'attirance quasi-mystique d'André vers Emmanuèle ne se double pas de plaisir sensuel. Le jeune homme reconnaît et adore en sa cousine l'incarnation achevée de son idéal moral.

Dès lors, quelles sont donc les tentations qui l'assaillent si fortement ? La fréquentation des prostituées ? Cette seule pensée l'emplit de dégoût.

Dans *Si le grain ne meurt*, Gide a précisé qu'il s'agissait de l'onanisme « Tout autre échappement m'étant refusé je retombais dans le vice de ma première enfance et me désespérais chaque fois que j'y retombais » (2). Cependant, est-ce le désir de son propre corps qui anime ce nouveau Narcisse ? Le texte des Cahiers présente d'obsédantes visions qui nous éclairent. Cette « image surgie, évoquée malgré soi, l'image corruptrice », quelle est-elle sinon celle des enfants nus dans la rivière ? André Walter n'a peut-être pas vu clair en lui-même. Mais lorsque, devenu fou, il délire, le lecteur découvre son secret « Je jouissais douloureusement de ma solitude, je la peuplais d'êtres aimés, devant mes yeux se balançaient, d'abord indécises, les formes souples des enfants qui jouaient sur la plage et dont la beauté me poursuit, j'aurais voulu me baigner, près d'eux, et de mes mains, sentir la douceur de leurs peaux brunes. Mais

(2) *Si le grain ne meurt*, Pléiade, p. 522.

j'étais tout seul : alors un grand frisson m'a pris et j'ai pleuré la fuite insaisissable du rêve » (3).

L'adolescent qui éprouve « des attendrissements ridicules pour des créatures inconnues — pour un enfant qui se repose » (4) dont les doigts souhaitent tellement « des caresses abhorrées » (5) jusqu'à l'obsession (6) qui se pâme devant l'Apollon saurochtone (7) est un pédophile qui s'ignore (?). Et pourtant son penchant influence sa prière elle-même !

« Noli me tangere (8) je ne peux pas, Seigneur ! Il faut que je vous touche, tout mon corps vous souhaite, le désir de vous me tourmente » (9).

André Walter ne survit pas à l'écartèlement que lui font subir la chair et l'esprit. André Gide au contraire refuse le suicide et commence à évoluer.

**

Le *Traité du Narcisse* écrit en 1891 est une profession esthétique de symbolisme et ne compte qu'une dizaine de pages. Il est normal que nous ne trouvions pas de mention explicite de notre sujet. Cependant Gide y reprend le mythe de l'androgynie et caresse son rêve personnel lorsqu'il décrit, au paradis, cet être parfaitement beau, gémissant de ne pas connaître sa beauté, et en qui les problèmes sexuels sont résorbés.

En 1892, la rencontre de Wilde impressionne beaucoup le jeune écrivain. Même s'il ignorait les tendances de l'ami de Bosie, Gide, pédéraste en puissance, dut pressentir chez son interlocuteur une pédérastie acceptée et triomphante. L'œuvre qu'il écrivit cette année-là, le *Voyage d'Urien*, présente un grand nombre de rêveries homosexuelles. C'est l'enfant mystérieux, sorti de Novalis, si beau que les chevaliers lui donneraient tout, ce sont les enfants grêles des piscines, les pêcheurs de coquillages à la peau safranée,

(3) *Les cahiers*, d'André Walter, p. 165.

(4) *Id.*, p. 169 et 176.

(5) *Id.*, p. 153.

(6) *Id.*, p. 62.

(7) *Id.*, p. 63.

(8) « Ne me touche pas ». Paroles du Christ à Marie-Madeleine après la Résurrection.

(9) *Les cahiers* d'A.W., p. 145. Nous retrouverons ce genre de prière amoureuse adressée à un homme dans *El Hadj* et dans *Saül*.

c'est la belle nudité des marins qui se baignent, enfin et surtout c'est le personnage d'Elie.

Dans la « mystique » gidienne, le rôle de médiateur et de sauveur est attribué aussi naturellement à un adolescent divin qu'il est attribué à une jeune femme dans une mystique hétérophile (Notre Dame par exemple). Le personnage de l'éphèbe salutaire apparaîtra souvent dans l'œuvre de Gide : il s'appellera Nathanaël, Néoptolème, Gygès, David, Lafcadio, Bernard, Olivier. Eric est le premier de ses avatars. Il a la jeunesse, il a la force, il a la chaleur du sang. Dans la calme mer boréale, il introduit la vie brutale, il tue les cygnes mallarméens : c'est un barbare ! Il dérobo aux métaphysiciens sectateurs de Zeus, le liquide hémostatique, et sauve ainsi ses camarades de l'anémie scorbutique où les conduisait une religion désincarnée. Eric ébranle les parois glacées de la chasteté, il est ce « bel aujourd'hui » qui arrache à l'empire du gel religieux...

Le *Traité du vain désir*, écrit en 1893, ne comporte pas d'allusion qui nous intéresse. Cette année-là fut cependant essentielle pour l'évolution de Gide : il quitte la France en octobre à destination de l'Afrique du Nord. Il a l'impression de renaître. Dans les dunes de Sousse, il accorde enfin à son corps la nourriture à laquelle il aspirait profondément : « saisissant la main qu'il me tendait, je le fis rouler à terre. Que le sable était beau ! Dans la splendeur adorable du soir, de quels rayons se vêtait ma joie (10). La maladie, un début de tuberculose, achève de le convertir aux joies sensibles. *Paludes*, adieu ironique au symbolisme, ne reflète rien de cette conversion sensuelle. Tityre, le pâle héros de cette sottie pressent seulement que « chaque présent cache un Grec qui tout aussitôt nous captive... où je dis Grec, entends nécessité » (11) phrase assez prophétique quand il s'agit de Gide.

Si *Paludes* est si morose, c'est que l'auteur écrit en même temps un véritable hymne à la vie, où il veut mettre toute sa ferveur : la première partie des *Nourritures Terrestres*. Cette ferveur, il la ressuscite également dans sa vie, un soir en barque, avec un jeune batelier du lac de Côme (12), et surtout au cours d'un second voyage en Algérie, où il retrouve (coïncidence ?) Wilde et Bosie... C'est à cette époque qu'il accepte décidément sa pédophilie. « Dear, lui

(10) *Si le grain ne meurt*, p. 561.

(11) *Paludes*, p. 114.

(12) *Si le grain ne meurt*, p. 593.

proposa Wilde à Alger, vous voulez le petit musicien ? » Gide accepta. « Depuis, chaque fois que j'ai cherché le plaisir, ce fut courir après le souvenir de cette nuit » (13).

Les *Nourritures Terrestres* témoignent que la métamorphose est terminée, que le papillon a quitté sa chrysalide. A la religion des sens correspondent les étreintes corporelles, ludiques, multiples et éphémères avec les enfants du soleil. Ménélaque ne se gêne plus, pour afficher son homophilie et la position d'Elisée, étendu sur l'enfant à qui il insuffle sa vie, le tente. Mais, en même temps, une autre sorte d'amour est annoncé. Le personnage de Nathanaël préfigure une relation où le cœur et les sens seront réunis. Des œuvres postérieures, comme les *Faux Monnayeurs*, développent cet aspect...

Curieusement, Gide tente de faire de Ménélaque un disciple du véritable Christ, qui fut, d'après l'écrivain, l'immortalité par excellence. Jésus prêche le déracinement. Il dit à sa mère « Femme, je ne te connais pas » et, regardant le jeune homme riche dans les yeux « il l'aima ».

*
**

Une vingtaine de lignes, éparses dans des œuvres de jeunesse, tel est donc le maigre témoignage contemporain d'une évolution si importante ! Plus tard, avec le calme du recul, avec la maîtrise de l'écrivain dans sa maturité, Gide racontera ces années capitales dans son chef-d'œuvre, *Si le grain ne meurt*, mais les phrases allusives, inquiètes, prudentes, qu'il écrivit à mesure qu'il se découvrait, et qu'il cacha dans des livres aujourd'hui méconnus, me semblent plus émouvantes encore.

BERNARD MEYER.

BIBLIOGRAPHIE

- Les cahiers d'André Walter* (Œuvre posthume anonyme). Paris, Librairie de l'Art indépendant, 1892.
Les cahiers et les poèmes d'André Walter. Paris, Gallimard, 18^e édition 1952 (Les citations renvoient à cette édition).
 André Gide : *Le traité du Narcisse*. Paris, Librairie de l'Art indépendant, 1892.
 André Gide : *Le Voyage d'Urien*. Paris, Librairie de l'Art indépendant, 1893.
 André Gide : *La Tentative amoureuse*. Paris, Librairie de l'Art indépendant, 1893.

(13) *Id.*, p. 393.

BERNARD MEYER

André Gide : *Paludes*. Paris, Librairie de l'Art indépendant, 1895.
André Gide : *Les Nourritures terrestres*. Paris, Au Mercure de France, 1897.

André Gide : *Romans, Récits et Soties*. Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1958 (les citations des œuvres précédentes renvoient à cette édition).

André Gide : *Journal 1929-1949. Souvenirs*. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1954 (les citations de *Si le grain ne meurt* renvoient à cette édition).

CZANARA

Album de 50 dessins

— 45 F —

(plus port)

RELIURES

1967-1968

La reliure : 14 F

L'HOMOSEXUALITÉ

DANS LA CORRESPONDANCE

GIDE-MARTIN DU GARD

par ROBERT AMAR.

Un monument littéraire et un document incomparable sur les idées et les événements politiques et sociaux d'une vaste période de notre histoire, telle se présente la correspondance — 897 lettres exactement qui vont de 1913 à 1951 — des deux grands écrivains, André Gide et Roger Martin du Gard, nés respectivement en 1869 et en 1881, morts à 82 ans et à 78 ans (1).

Le Professeur Jean Delay — qui la publie — l'éclaire par une remarquable introduction de plus de cent pages, des notes et des annexes (parfois tirées du Journal inédit du second) permettant de mieux les comprendre.

Correspondance de deux créateurs, doublés de critiques, comptant parmi les plus lumineux de notre époque, aussi différents que possible; profondes étaient les oppositions de leurs tempéraments, de leur esthétique, de leurs méthodes de travail : le premier, un artiste, un lyrique, avec ses complications et ses contradictions; le second, un artisan, un naturaliste, simple et homogène. Leurs différences nourrissaient le dialogue sincère et sans complaisance de ces deux amis, les enrichissant eux-mêmes. Cette manne substantielle qui nous est donnée maintenant nous permet de mieux connaître ces deux hommes, ces deux écrivains, ces deux œuvres, avec leurs rencontres, leurs lectures, leurs réactions. Il faudrait beaucoup de place pour signaler seulement tous les centres d'intérêt contenus dans ces deux gros tomes; force nous est de nous borner à ce qui fait l'objet de cette revue et de réunir en gerbe ce que nous y trouvons sur le sujet.

(1) 2 volumes. Gallimard, éditeur. Prix : 38 et 42 F.

Roger Martin du Gard ne se scandalise pas de l'homosexualité de son ami mais, ce qui le gêne, c'est le besoin qu'il a de l'étaler et de la justifier. A propos de *Corydon*, paru à Bruges, sans nom d'auteur, en 1920 (la N.R.F. ne le publiera qu'en 1924) il lui écrit : « C'est fort bien mais cela ne me touche en aucune façon... Pour défendre des sentiments qui vous tiennent si profondément au cœur, vous ne trouvez que des accents impersonnels... Pour moi, il n'y a qu'une façon d'aborder ces questions : c'est en peignant la passion avec une telle sincérité, un tel accent de vérité, une si exacte chaleur, qu'elle s'impose comme une réalité. Il ne s'agit pas d'expliquer, encore moins de défendre... c'est un miracle de vie qu'il faut réaliser; ou bien se taire et parler d'autre chose ».

Sur une lettre où Gide parle de son « emploi sur la terre », il note, en marge, que ce mot exprime : « le sentiment qui lui a fait publier *Corydon* et *Si la Grain ne meurt* et la correspondance avec Claudel — à savoir qu'il a un rôle, une mission à remplir; et que son talent, l'autorité qu'il s'est acquise doivent, avant tout, servir à lutter contre les préjugés de la morale conformiste, pour soustraire les homosexuels à l'inique condamnation qui pèse sur eux ». Comme en écho, à l'occasion de son Prix Nobel, Gide écrira : « Si vraiment j'ai représenté quelque chose, je crois que c'est l'esprit de libre examen, d'indépendance et même d'insubordination, de protestation contre ce que le cœur et la raison se refusent à approuver. Je crois fermement que cet esprit d'examen est à l'origine de notre culture; c'est cet esprit que tentent de réduire et de bannir aujourd'hui les régimes dits totalitaires ».

Il faut souligner, parce qu'il en corrobore d'autres dans le même sens, ce témoignage formel : « Merveilleuse influence de Gide. Quand je pense qu'on s'obstine à déclarer cette influence pernicieuse ! Sans parler de moi, je n'ai jamais vu Gide diminuer le courage, la ferveur, la droiture de personne. Il exalte la fièvre de chacun, il fait merveilleusement monter la température, et cela sans faire dévier autrui de sa direction propre, en poussant chacun dans le sens qui est le véritable et profond sens de chacun ».

On se tromperait si l'on pensait que Martin du Gard était insensible à certains émois, lui qui écrivait de Rome, « patrie idéale du flâneur » : « Jamais je n'ai mieux compris cette ivresse éperdue devant la beauté charnelle qui

éclate dans toute l'œuvre de Michel Ange, dans ses sonnets comme dans ses fresques et ses sculptures. Comment échapper à cet envoûtement dans ce pays où tant de paganisme naturel vit encore sous les couches d'hypocrisie laissée par la Rome des Papes ? (Michel-Ange : le tragique destin de ce grand sensuel que son temps condamnait à ne célébrer que des valeurs spirituelles et qui a trouvé le moyen de faire éclater partout le triomphe de la chair !) Son Christ de la Minerve, si peu Dieu et dont le sexe est travaillé, fignolé comme une main ! ».

S'il nous raconte ce souvenir d'un séjour de Gide, chez lui, à Porquerolles, en juillet 1922 — son hôte, dès l'aube, courant à l'aventure, se baignant dans toutes les criques, bondissant de roche en roche — c'est avec un sourire indulgent. Il lui lisait, une après-midi, au bord de l'eau, le premier jet de *La Gonfle* : « A peine avais-je commencé ma lecture que, de l'autre côté de la baie, à environ trois cents mètres de nous, deux beaux adolescents sont venus flâner sur la jetée; puis ils sont descendus dans les rochers pour se baigner. Aussitôt Gide s'est emparé de ma jumelle : je vous écoute, cher... Continuez... Continuez. Et pendant l'heure qu'a duré ma lecture, il n'a pas détaché les yeux de la lorgnette. Je lisais mal; j'étais dépit, furieux; je sentais son attention entièrement accaparée par la vue de ces jeunes garçons nus qui batifolaient au bord des vagues et dont la brise nous apportait, par instants, les rires et les cris. Il aurait certes vendu son âme pour que le Diable fasse tomber mon manuscrit à la mer et qu'il puisse courir vers la jetée... Dès que j'ai eu terminé le dernier acte, il est parti se « dégourdir les jambes », sans un mot sur ma pièce ».

La liberté d'expression entre les amis était totale. Gide lui envoie, en août 1942, de Sidi-Bou-Saïd, des petits feuillets où il narre deux merveilleuses nuits avec F... — 15 ans — qui apportait dans le plaisir un lyrisme joyeux et une frénésie amusée : « Il semblait si peu se soucier de mon âge que j'en venais à l'oublier moi-même et je ne me souviens pas avoir jamais goûté volupté plus pleine et plus forte... Tout son être chantait merci... Nombre d'êtres, lorsque jeunes encore, n'ont nul besoin de jeunesse et de beauté chez leur complice pour atteindre avec lui, grâce à lui, le sommet de l'extase — à laquelle leur jeunesse et leur beauté nous invitent ».

En 1939, Roger Martin du Gard se trouve à la Martinique. Le 10 juin, il envoie à son ami une lettre d'une longueur inusitée sur laquelle il faut s'arrêter. Dans la première partie, il lui livre les résultats de son enquête sur les mœurs sexuelles du pays, basées sur ses observations personnelles et les témoignages d'un magistrat et d'un ancien officier de l'armée coloniale. Résumons-la. Ici l'homosexualité n'existe pas, ce qui est d'autant plus étrange que la race masculine est admirable et vit à demi-nue ou dans des vêtements très légers qui moulent les formes; dans les premiers jours de son arrivée, il aurait pensé tout le contraire, en voyant, comme il le dit en propres termes, cette multitude de beaux adolescents, à la taille très cambrée, à la croupe ondulante, à la peau fine, tous bien musclés, tous visiblement pourvus par la nature de sexes volumineux et qui doivent être exigeants (sic). Les jeux, les pugilats, les courses entre garçons nus sont aussi purs et naturels que les cabrioles de petits chiens. La raison? Ils sont tous largement et facilement rassasiés par les filles, qui perdent leur pucelage entre 14 et 16 ans. La religion n'est pour eux qu'un règlement de police, encore montre-t-elle une indulgence souriante devant l'acte sexuel; en faisant la part des choses naturelles, elle jette l'anathème sur toutes les autres, déclarées perverses. De tout cela Martin du Gard va tirer des conclusions stupéfiantes: « Ainsi, non seulement la sévérité d'un milieu hostile peut empêcher un homosexuel de pratiquer l'homosexualité, mais elle peut le ramener au conformisme... La liberté des mœurs favorise, et développe, et multiplie éperdument, les anomalies sexuelles; tandis que la rigueur des institutions, en restreignant les possibilités, restreint le nombre des amateurs, jusqu'à les faire pratiquement disparaître: il suffirait de maintenir ces institutions draconiennes pendant toute la durée d'une génération, la génération nouvelle serait quasi totalement dénuée d'éléments dits anormaux. A tout le moins, il ne resterait, dans cette génération, que de vrais « anormaux » c'est-à-dire ceux qu'une conformation spéciale à voués sans rémission à ne pas faire l'amour comme tout le monde: fraction infime... L'homme obéit très facilement aux lois sociales, quand il les sait rigoureusement appliquées. J'imagine un dictateur résolu à faire disparaître l'homosexualité de dedans ses frontières. Il le pourrait en 30 ou 40 ans d'inflexibilité. Après lesquels il n'y aurait plus besoin d'être sévère parce que les occasions de l'être auraient

disparu... Les homosexuels de l'époque précédente, de l'époque de la facilité, persévéraient dans leur lutte contre la société, parce que les goûts que l'exercice et l'habitude auront développés en eux seront plus forts que la crainte des châtiments; et parce qu'ils se sentent de longue date hors les lois. Mais *il ne s'en formera plus de nouveaux* ».

Roger Martin du Gard ignore tout, on le voit, des désastres — névrotiques, en particulier — que causent les tabous, ceux des morales comme ceux des lois. Tout au plus, pense-t-il à l'onanisme: « Tout ce que j'accorderai, c'est que, dans ces pays de lois draconiennes, le nombre des individus amenés à tourner secrètement la loi par l'usage de la masturbation pourrait sensiblement augmenter ».

On attendait, devant un tel énoncé d'erreurs, une réplique vengeresse d'André Gide, à l'intelligence agile, aux jaillissements continus. Hélas! nous ne la connaissons jamais. Il se bornera à écrire six semaines après que s'il n'a pas répondu, c'est par lassitude et paresse, que cela lui aurait coûté trop grand effort et puis qu'il y aurait trop à dire.

Comment s'étonner de la bêtise et de l'ignorance de l'opinion publique en face du problème de l'homosexualité, quand on constate qu'en 1939, un maître à penser — et non des moindres — professe des idées aussi contraires aux réalités psychologiques et aux impératifs du respect de la personne humaine telle que Dieu l'a créée et développée. Ce fait doit tempérer notre espérance de voir, dans des temps proches, les homophiles obtenir la justice et la charité qui sont dues à chaque homme venant en ce monde.

ROBERT AMAR.

NOUVELLES DE FRANCE

par JEAN-PIERRE MAURICE.

CLUB DE L'EQUILIBRE DE L'ADOLESCENT
ET CLASSE DE SEXE.

Ça bouge, ça remue... partout. Même — et peut-être surtout — dans les milieux que l'on disait « épargnés » et qui, à y voir de plus près, cachaient mieux leur jeu. Ce soi-disant retard par rapport à la vague de l'hédonisme actuel a fait les dents longues aux petits Poucets...

Ainsi, à Sotteville-lès-Rouen, un scandale digne de Clochemerle a éclaté à propos de l'initiative d'un groupe de pédagogues qui voulaient instaurer l'information sexuelle au lycée des Bruyères. « Témoignant d'autant de franchise que d'ingénuité, 114 lycéens et lycéennes demandent à être informés (en vrac) : du cycle de la femme, du flirt, de la vie du couple, de la puériculture, de la masturbation, de l'homosexualité et de l'inceste... L'un d'eux souhaite que ses camarades homosexuels disent pourquoi ils le sont (*sic*)... Un professeur constate (gravement) que les réponses à une enquête révèlent, chez leurs auteurs, une grande ignorance en matière sexuelle liée à une connaissance surprenante des déviations... Une mère de famille déclare (en gémissant) : « Mon fils est en seconde. J'ai dû mettre les points sur les i et lui parler des perversions sexuelles. Il est allé vomir... » (*L'Express*, 27-4-1969).

Cette nouvelle, assez étonnante, convenons-en, est reprise par d'autres journaux, notamment par *Citoyen 69*, organe du C.D.R., qui extrait du procès-verbal de la réunion constitutive du « Club de l'équilibre de l'adolescent », cette question significative, ô combien : « Ceux qui sont homo-

sexuels dans la classe nous diront pourquoi ils le sont et si le plaisir est aussi intense qu'avec une personne du sexe opposé? Les êtres polyvalents (on croit rêver!) *idem.* » Lors de réunions ultérieures, les « ordres du jour » insistent avec insistance : l'onanisme, la prostitution, l'homosexualité, l'inceste et la frigidité.

Un lecteur de l'hebdomadaire *Minute* cite également ces « thèmes d'étude » et se demande si, au train où vont les choses, lycée ne sera pas bientôt synonyme de bourdeau? On peut se le demander, en effet... O mânes de Rimbaud, de Valéry Larbaud, de Maurice Sachs! O Peyrefitte! O Montherlant! Amitiés particulières chez nos bons maîtres... Institutions de garçons qui bientôt seront mixtes (avec nursery obligatoire dès la troisième)... L'abbé de Pradts avait donc raison de s'écrier : « Ce qui existe encore chez nous n'existe déjà plus nulle part ailleurs... » Versons un pleur sur notre vert paradis des amours enfantines.

ECOLE DES PARENTS
POUR L'EDUCATION SEXUELLE.

Une nouvelle publication mensuelle : *Les parents*, dirigée par René Cartier, consacre deux « dossiers confidentiels » à l'homosexualité.

La vérité m'oblige à dire que, pour une fois, il y a dans cette étude des causes de l'homosexualité et des remèdes possibles, beaucoup moins d'erreurs et de contre-vérités que dans les autres articles destinés au grand public.

Un placard donne même une liste de « quelques homosexuels célèbres » : Sophocle, Socrate, Platon, Pindare, Virgile, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Lulli, Byron, Tchaïkovski, Verlaine, Rimbaud, Oscar Wilde, André Gide, Marcel Proust et Federico Garcia Lorca sont cités parmi les artistes et les penseurs. Néron, Gilles de Rais (Barbe-Bleue), Louis II de Bavière, Henri III, Louis XIII, Alexandre le Grand, Jules César, Auguste, Hadrien et le Grand Condé sont nommés en tant que « grands hommes de l'Histoire ». Comme on le voit, ces listes ne sont pas exhaustives.

Olympe, mensuel culturiste et naturaliste, y va de son article sur l'origine et les causes des « garçons efféminés » et s'adresse, lui aussi, aux parents. Certes, les lieux communs abondent, les prises de position sont trop catégoriques (un exemple : « La plupart des homosexuels éprouvent pour leur mère un amour excessif et, par contre, n'aiment guère

leur père »), frisant parfois le ridicule (« Comment une mère peut mutiler son fils sans le savoir », proclame une tête de chapitre) ; certes, Freud a été mobilisé une fois de plus et chaque toubib nous inflige sa docte explication (1) ; certes, enfin, le nudisme familial est prôné en tant que panacée universelle. Malgré tout, quelques notations justes et, dans l'ensemble, un ton convenable et réaliste.

Même *Bonne Soirée* qui se met au goût du jour. C'est comme je vous le dis ! Ces dames ont retiré leurs gants de filoselle et accouché (c'est bien le cas de le dire) d'un supplément *gratuit* intitulé : « Ainsi commence la vie. » Ledit supplément est abondamment illustré de dessins terrifiants et ensanglantés qui vont encore soulever l'estomac délicat du lycéen de Sotteville-lès-Rouen. Ils ressemblent beaucoup à ceux qui ornaient le gros Larousse de ma lointaine enfance (je l'ai toujours soupçonné d'avoir été une des causes déterminantes de ma déviation..., aussi l'ai-je jeté au bûcher). Eh bè, on va s'amuser, le soir, dans les chaudières !

DE TOUT UN PEU.

— Relevé dans la rubrique cinéma de *L'Express* du 17-3-1969 à propos du film : *Enfants de salauds* : « En Cyrénaïque, en 1942, un commando britannique composé de crapules, assassins, violeurs et pédérastes... » Merci au passage et courez le voir !

— *Canard enchaîné* du 12-3-1969 : excellente critique d'Yvan Audouard pour le livre de Gilles Perrault, *Dossier* 51 (Fayard), et coup de chapeau de Valentine de Coincoin aux juges pour leur indulgence photographique... Hélas ! renseignements pris, cela se passe en Belgique.

— *L'Express* du 7-13-4-1969, par la plume de J.-F. Revel, consacre une longue étude à Crevel, « mondain, très beau, tuberculeux et homosexuel » — *Les Nouvelles Littéraires* font des révélations intéressantes sur le jeune écrivain américain Bruce Lowery à propos de son dernier roman : *Le*

(1) Pourquoi ces gens-là (médecins et folliculaires) se refusent-ils obstinément à venir aux sources arcadiennes et à puiser dans nos archives ? Ignorance ou mépris ? Il est vrai que le Français est pédant. « Arcadie », cela ne doit pas faire sérieux pour nos bas-bleus. Je propose au cher Baudry de changer notre raison sociale : « Institut médico-psycho-pathologique » par exemple. Cela fera se pâmer les snobs et les sots qui, comme on le sait, sont la majorité (c'est pourquoi ils ont toujours raison, disait Céline).

Loup-garou (Denoël) — Même journal : François Nourrisier rend un bel hommage à *Finie la comédie*, de Bertrand Poirot-Delpech, qui s'en prend avec pugnacité « aux Enarques, aux homosexuels, aux critiques littéraires... » (entre autres) — Enfin, j'ai éclaté de joie en lisant, dans *Le Journal de la Corse*, sous la signature mystérieuse (et prudente) J.S.S., « qu'en éditant *l'Ordinatrice*, de la baronne Maud Sacquart de Bellerocche, Pauvert a fait œuvre pie » ! Petits copains pas morts. Cette œuvrette, plus courte que le nom de son auteur et plus bâclée qu'un roman de Sagan (ce n'est pas peu dire) n'en méritait pas tant. A mes yeux, du moins.

— Avec *Midi libre* du 20-5-1969, nous revenons aux choses sérieuses. Très captivante chronique littéraire, sous la plume d'Emile Bouvier, consacrée aux « Garçons » de Montherlant. Je relève pour vous : « Quiconque a fait du grec entendra sans que j'aie besoin de la nommer quelle forme d'amour M. de Montherlant sublime qui, ailleurs, est considérée comme une infirmité physiologique ou une perversion sexuelle. » Ah ! pour l'amour du Grec, Monsieur, permettez que je vous embrasse !

— Au cinéma, l'indispensable *France-Soir* nous souffle que Sergio Gobbi prépare *Le beau monstre* où B.B. va se suicider (enfin !), après avoir accepté de s'enlaidir parce qu'elle a épousé « un homo-sexuel absolument irrécupérable dont le plaisir sadique est de faire souffrir les femmes et les contindre à se supprimer ». Encore un beau navet Maria en perspective.

— Sur scène, après les Tarzans de Johnny, Odile Grand, dans *l'Aurore* du 5-6-1969, fait une pertinente critique du festival hippie de la Porte Saint-Martin. Personnellement, j'ai surtout été gêné par les trop longs cheveux des supposés mâles car, parfois, ils escamotent le... spectacle.

— *Plexus*, enfin, dans son numéro du 19-12-1968, nous parle des Peuls nomades, « jeunes bergers transhumants qui pratiquent très ouvertement l'homosexualité »... Même numéro : document sensationnel sur la Chine où l'Etat planifie la vie sexuelle des fourmis mâles et femelles. Premiers résultats : « d'une part, l'homosexualité a augmenté de manière alarmante parmi les hommes célibataires que la répression sexuelle contraint à une chasteté forcée » — « d'autre part, les jeunes filles sont pour la plupart bisexuelles »...

Ne quittons pas le cinéma. *Théorème* n'a pas fini de faire couler de l'encre sous les ponts de Paris. Dans mon

courrier, photocopie d'un excellent pastiche, truculent et picaresque : *Le nouveau théorème*. Son auteur, André Halimi, imagine « l'ange » arrivant dans une caserne sous l'apparence d'une bleusaille. Quels ravages... sur fonds sonores d'Albinoni ou de Bach. Tout le monde est subjugué, du soldat Martin au Commandant qui n'hésite pas à pisser sur la photo du bataillon, se déshabille, salue la sentinelle postée à l'entrée de la caserne et court en proclamant : « Je veux être proche de Dieu » (dans sa main, la photographie du nouveau, plus loin, tous les officiers, nus, suivent leur Commandant).

Et in Arcadia ego!

JEAN-PIERRE MAURICE.

HENRY DE MONTHERLANT

LES GARÇONS

Ed. N.R.F. — 378 p. — 25 F

REMI SANTERRE

L'ÉCART

N.R.F. — 17 F

LE GÉNIE DU VATICAN

... raconté à Jean-Luc.

Regarde-le, Jean-Luc, il a ton âge et il est nu. C'est *Ptéros*, l'enfant ailé, dans un frisson de marbre. C'est *Himéros*, fièvre endoyante, torrent intarissable, incandescent, à qui tu dois de te retourner bien souvent dans ton lit. C'est *Antéros*, le dieu couronné de fleurs qui fait se lamenter les vierges et s'entretenir les lions. Il conduit les passions funestes et rompt les âmes fières comme jadis, à Athènes, celles du jeune Timagoras et de son tout jeune bien-aimé. C'est *Eros* l'ingénu, l'artificieux *Eros*, le désirable cadet d'Aphrodite, turbulent mignon de l'Olympe et favori des Muses qui hantent l'Hélicon. Celui-là, tu le connais bien; mais ce n'est pas un bébé joufflu. Tu peux te fier à Praxitèle dont il est le plus bel enfant; il a ton âge et il est nu, c'est le Génie du Vatican.

Regarde-le sans crainte, approche-toi. Il est l'ami des jeunes garçons. Jamais tu ne le vis mieux qu'ici vêtu de sa grâce frémissante, tout entier recouvert des charmes pubescents, sagement enveloppé du désir insatiable dont il ne rougit pas, casqué de boucles capricieuses où se perd un front très pur que n'atteignent pas les graves pensées. Mise à part cette insolente feuille de vigne, jamais, te dis-je, l'Amour ne fut mieux habillé.

Regarde-le encore; il a la pudeur resplendissante de ton âge et il est beau. *Eros* est le plus beau des dieux parce qu'il est le plus jeune. Il y a dans ce torse svelte une nervosité juvénile mal contenue, et les épaules rondes sont d'une douceur enfantine. *Eros* ne pouvait paraître avant qu'une première passion vint allumer ses chairs délicates. Son cœur ardent fait rayonner sa chair, haleter sa poitrine d'albâtre et vibrer ses reins.

ondulantes et négligées que tu laisseras tomber en liberté... Fais-lui des joues de roses, couvertes, comme la pomme, d'un léger duvet... que son cou d'ivoire surpasse celui d'Adonis. Fais-lui la poitrine et les mains de Mercure, les cuisses de Pollux... au-dessus de ses cuisses délicates, de ses cuisses qui recèlent la flamme, montre-le, dans sa candeur pudique, sollicitant déjà la déesse de Paphos. Mais, hélas! ton art jaloux ne te permettra pas de montrer le dos de mon jeune ami, et c'est ce qu'il a de plus beau... (3).

Ainsi naquit l'Eros de Praxitèle. L'art du sculpteur, moins jaloux que celui du peintre, le dota d'un revers qui ne le laissait en rien à l'avers. La déesse de Paphos ne fut cependant pas sollicitée; l'artiste lui réservait d'autres chefs-d'œuvre. Dès lors, le bruit se répandit de l'Hellespont aux Colonnes qu'un merveilleux génie ailé honorait la Grèce hospitalière. En réalité, Eros n'honorait que la maison de Praxitèle; celui-ci n'ayant jamais consenti à s'en séparer le gardait précieusement par-devers lui. Jusqu'au jour où... il sacrifia Eros à Aphrodite. Mais c'est une autre histoire.

Il n'est personne, écrivait Varron, quelque peu d'instruction qu'il ait reçue, qui ne connaisse Praxitèle. On pourrait en dire autant de Phryné, la belle courtisane, la gloire des hétaires de son siècle, le quatrième avant notre ère. Phryné, fille d'Epicléos, était thespienne de naissance, athénienne par vocation. Célèbre par sa richesse autant que par sa beauté, elle avait, vers la fin de sa carrière, assez de fortune pour offrir de relever à ses frais les murs de Thèbes qu'Alexandre avait mis à mal... « *Alexandre les a détruits, Phryné seule les a rebâtis* ». Si l'on admirait en Grèce la beauté superbe de cette fille, du moins ne s'en étonnait-on pas. En effet, nul ne pouvait ignorer que les enfants de Thespies étaient incomparablement beaux et vigoureux. Par quel miracle? Était-ce parce que l'Amour y était honoré mieux que partout ailleurs? Sans aucun doute. Depuis des temps immémoriaux, les habitants de la petite cité béotienne avaient élevé un temple à *Eros Goni-mos*, auquel ils étaient redevables de leur nombreuse et belle progéniture. Le tailleur de pierre du Permessos avait réalisé l'antique effigie du dieu, une *argos lithos*, pierre brute d'allure fort suggestive qui fut plantée à l'entrée du

(3) *Odes anacréontiques*. XV, Sur le jeune Bathylle.

ravin des Muses. C'est là-dessus qu'à l'occasion des Erotidies, tous les cinq ans (4), on faisait asseoir les jeunes mariés, accourus de la Grèce entière pour avoir de beaux enfants. Personne alors n'aurait eu l'idée saugrenue d'installer des ailes sur l'étrange et vénérable représentation d'Eros fécond. Durant les fêtes tapageuses se déroulaient des jeux gymniques et des concours musicaux. Les pèlerins y trouvaient leur compte, car ces manifestations, souvent prolongées après le coucher du soleil, encourageaient la natalité. Enfin, on buvait à pleines coupes une eau sauvage qui avait, croyait-on, des vertus particulières. Mais ne serait-ce pas ici la clef de tous les mystères? Dans son traité « *Des plantes* », Théophraste dit qu'il y a des lieux où l'eau fait faire des enfants (*paidogonion*); mais il n'en a trouvé qu'un seul exemple : Thespies (5).

Phryné posa pour Praxitèle; Praxitèle aimait la beauté de Phryné. Ici commencent les tribulations de l'Eros en fleur.

Le sculpteur avait une énorme dette envers son fastueux modèle; car c'est elle, bien sûr, l'Aphrodite de Cnide! *De toutes les extrémités de la terre, on navigue vers Cnide pour y voir la statue de Vénus. Ce chef-d'œuvre fait la splendeur de leur ville.* Pline fut transporté d'admiration. Lucien, de son côté, rapporte l'anecdote que personne n'ignore plus : *Un jeune homme s'éprit autrefois pour cette statue... Un soir, au coucher du soleil, il se glissa derrière la porte du temple. Mais qui oserait vous dire clairement le crime de cette nuit impie?... (6).*

Phryné estima justement qu'une telle célébrité était due à ses mérites personnels. Elle exigea d'être payée en nature. Praxitèle ne put se dérober à ses désirs. Il lui offrit de choisir parmi ses plus beaux ouvrages, ceux qu'il gardait chez lui, le marbre qui conviendrait à ses délices. Il lui montra le *Satyre illustre*, et l'*Apollon pubère chasseur de lézard*; il présenta *Iacchos, l'enfant des mystères*, et le *Pan aux pieds de bouc*; et enfin, il découvrit à ses regards émerveillés le *Pais Anteros*, le génie ailé qu'on appelle l'Amour.

(4) M. Robert Flacelière, professeur à l'Université de Paris, spécialiste de Plutarque, traduit *pentaétéricon* par *tous les quatre ans* (cf. *Eroticos*, p. 41, 42. S. Ed. Les Belles Lettres, Paris, 1952).

(5) *Athénée, Deipnosophistarum libri*. Is. Casaubon. Lib. II, 41 f : *Ibi est aqua quæ procreandis liberis fecunda perhibetur*.

(6) *Lucien. Dialogue des Amours*. — R. Peyrefitte en a fait une traduction, éd. Flammarion.

Il est très tendre et comme rempli du désir de volupté... la rougeur de la vie semble colorer ses joues. Il montre un embonpoint délicat et la fraîcheur de son jeune corps... Ses yeux sont inondés de séduction et de grâce amoureuse (7). Phryné, comme Callistrate, se laissa séduire par les beaux yeux de l'Amour : Toutes les beautés qui embellissent l'Amour se retrouvent dans son image; je reconnais ici le maître des dieux (8). Elle choisit sans plus hésiter; elle demanda Eros pour venger Aphrodite que Praxitèle avait été le premier à représenter sans voiles. Celui-ci, prenant son ciseau, rendit un dernier hommage à son préféré; il inscrivit cet émouvant message :

Praxitèle a représenté fidèlement l'amour dont il a souffert. Il en a tiré le modèle de son propre cœur. — Il m'a donné à Phryné pour prix de moi-même; si je lance des philtres, ce n'est plus à coups de flèches, c'est par la fixité de mon regard.

Phryné, donc, emporta Eros. Mais ce fut pour le donner à Thespies. Fille pieuse et généreuse, elle n'avait pas oublié le jardin de ses enfances, le ravin des Muses ni le curieux bloc de pierre que toute jeunette encore elle s'amusait à enlacer de ses bras. Et puis, elle devait tant à Eros...

L'enfant aux ailes d'or devint le dieu tutélaire des Thespies à la place de l'antique Gonimos. Il avait fière allure, on était fier de lui. C'est à lui désormais que furent présentés les jeunes gens venus des quatre coins de la Grèce pour l'honorer. Sa réputation grandit de jour en jour, traversa les mers et les siècles, tant il sut convaincre ses visiteurs de son charme envoûtant. Il n'est pas un sculpteur qui ne soit venu s'inspirer de ses formes parfaites, pas un poète qui n'ait composé pour lui au moins une épigramme, pas un musicien qui ne l'ait évoqué sur sa lyre. Si on l'aima en discours, en chansons et en pensées on l'aima aussi... en actes, à tour de bras! Par quelle ironie du destin connut-il le sortilège qu'on aurait cru réservé à la Vénus de Cnide? On ne saurait le dire. Pourtant, à l'évidence, leurs sorts étaient liés. Si l'on en croit Athénée, il subit plusieurs fois cet assaut inouï qui était encore, malgré sa démençe, un étrange hommage rendu à sa beauté (9).

Thespies n'est plus rien, dit Cicéron, mais elle conserve

(7) Callistrate. Stat., III.

(8) Ibid.

(9) *Deipnosophistarum libri*. Is. Casaubon. Lib. XIII, 591 a et b, 605 f, 606 a : Statuæ.

l'Eros de Praxitèle, et il n'est aucun voyageur qui n'aille la visiter pour connaître cette belle statue. On ne peut s'étonner du succès extraordinaire du jeune dieu de Thespies. Qui donc, mieux que les Grecs, s'y connaissait en beauté et en science amoureuse? *O Grecs! qui consacrez dans vos maisons les statues de vos dieux comme des colonnes d'impureté* (10), vous ne fîtes jamais de colonne aussi pure que celle-ci...

L'Eros de Thespies vécut en Béotie jusqu'à la fin de l'ère ancienne. Caligula devenu empereur se l'appropriait, et le fit venir à Rome. Claude, bon prince, le rendit aux Thespies. Néron le reprit et le plaça au portique d'Octavie. C'est là qu'il fut détruit par le feu, à peu près à l'époque où disparurent aussi Herculaneum et Pompéi. Heureusement, Ménodore d'Athènes en avait fait une copie fidèle. Elle arriva, on ne sait trop comment, à Messine, dans la villa d'un riche amateur, Héius. Verrès en fit sa proie pour seize cents sesterces, la mit à l'honneur dans sa collection. De là, nous perdons sa trace; mais ne pouvons-nous pas nous irriter, avec Cicéron, de l'injure qui lui fut faite?... « Héius avait un très bel oratoire, monument antique de la piété de ses ancêtres. On y voyait quatre statues célèbres, toutes d'un travail exquis et faites pour charmer non seulement un connaisseur et un homme d'esprit tel que Verrès, mais nous autres ignorants, comme il nous appelle... L'une des quatre était un Cupidon de marbre, ouvrage de Praxitèle... Claudius, étant édile, emprunta ce Cupidon pour orner le forum dans une fête qu'il donnait au peuple romain. Il s'empressa ensuite de le rendre à Héius et à Messine dont il était l'hôte et le protecteur. Eh quoi! lorsque Claudius Pulcher a fidèlement restitué ce trésor, c'était donc pour que Verrès sautât dessus? Mais ce Cupidon ne cherchait pas une maison de débauche, une école de prostitution! Il ne demandait pas à passer chez l'héritier d'une courtisane!... »

Eros disparu, on se consola de sa perte avec son petit frère de Parion — également de la main de Praxitèle — connu au Louvre sous le nom de *Génie Borghèse*. Dans ce même temple se trouve aussi l'*Eros Farnèse*, jeune complice de notre ami, qui aurait bien son mot à dire dans cette longue histoire. Bref, on se consola comme on put, jusqu'au

(10) Clément d'Alexandrie : *Traité contre les Païens* (amore captus Cleisophus).

jour où un fameux coup de pioche donné à Centocelle sur l'emplacement des jardins d'Héliogabale, non loin de Saint-Jean-de-Latran, ramena au soleil celui qu'on attendait depuis dix-huit siècles. Visconti, aussitôt, reconnut son visage céleste. Eros entra au Vatican...

...Cet homme qui connaissait la Grèce... Peut-être, un de ces soirs, parlerait-il de l'Amour de Thespies. Il devait avoir vu ce marbre au Vatican, si Rome l'avait retenu sur le chemin d'Athènes, et il trouverait un biais pour le mettre dans la conversation, même à propos du pape... (11).

Le Père de Trennes, parti trop tôt du collège, ne put raconter à Georges l'histoire de l'Amour de Thespies. C'est pourquoi, Jean-Luc, je viens de te la dire tout au long. Et toi, quand tu seras grand-père, tu la raconteras à tes petits-enfants. Promis?

(11) Roger Peyrefitte : *Les Amitiés Particulières*. Ed. princ., p. 194 et 195.

PHIDIAS de MONTALTE.

SERGE

CRESCENCE ET DAMIEN ÉTAIENT MORTS

Mercure de France — 79 p. — 5 F

NOUVELLES D'ITALIE

par MAURIZIO BELLOTTI.

THEATRE ET CINEMA.

Rien de bien extraordinaire à signaler cette fois-ci dans le théâtre en Italie : *L'escalier*, joué par Paolo Stoppa et Renzo Ricci; *Les bonnes*, de Jean Genêt; un classique italien : *Il candelaio* (*Le chandelier*), de Giordano Bruno...

Quelques comédies légères à remarquer néanmoins : *La nemica* (*L'ennemie*), de Nicodemi, jouée uniquement par des hommes avec, en tête, Paolo Poli; *Papa, papa, e il sesso?* (*Papa, papa, et le sexe?*), de Gianni Hott, dont le principal personnage est une femme partagée entre un complexe œdipien et le lesbianisme; et surtout la dernière comédie de Franca Valeri, consacrée à une satire de la « contestation », où l'on voit l'héroïne, Picci, envoyer sa fille à travers le monde pour se libérer des poisons bourgeois grâce à la drogue, et entreprendre l'éducation de son fils de huit ans en lui servant du LSD au petit déjeuner et en l'inscrivant à un cours accéléré de pédérastie appliquée...

Pour la prochaine saison, on annonce deux pièces intéressantes, *Fortune and Men's Eyes* (1) et *Total Eclipse*, de Christopher Hampton (sur les relations de Verlaine et de Rimbaud).

En revanche, le cinéma italien est en plein boom d'érotisme, et les « déviations sexuelles » (surtout le lesbianisme) occupent les écrans à plein temps. Nous en sommes réduits à ne pouvoir signaler ici que les principaux titres.

D'abord les films italiens ou franco-italiens.

Nel labirinto del sesso (*Le labyrinthe du sexe*), d'Alfonso Brescia, est consacré aux déviations sexuelles en général, avec un épisode qui montre la naissance d'un amour lesbien. A noter : un baiser sur la bouche entre deux hommes.

(1) *Arcadie*, n° 170, février 1968.

Le salamandre (Les salamandres), d'Alberto Cavallone, avec Beryl Cunningham et Erna Schurer, raconte les relations de deux femmes, dont l'une — nouveauté! — est noire.

Vergogna, schifosi! (Fi donc, affreux!), de Mauro Severino, avec Lino Capolicchio et Marilia Branco, se présente comme un film à prétentions sociales : contestation de la société, etc... C'est surtout prétexte à étaler des épisodes de lesbianisme et d'homosexualité masculine.

Orgasmo (Orgasme), d'Umberto Lenzi, avec Carroll Baker et Lou Castel : film policier avec lesbianisme et chantage.

Una ragazza piuttosto complicata (Une fille plutôt compliquée), de Damiano Damiani, avec Catherine Spaak et Jean Sorel : œuvre assez osée, avec beaucoup de lesbianisme.

Top Sensation, d'Ottavio Alessi, avec Maud de Belleruche : lesbianisme.

L'altra faccia del peccato (L'autre face du péché), de Marcello Avallone : intéressant documentaire sur l'explosion érotique dans les pays nordiques. À côté de scènes de bars homosexuels (qui pourraient aussi bien avoir été tournées en Italie... ou en France), on y voit une intéressante interview de ces deux Hollandais qui se sont « mariés » l'an dernier dans une église de La Haye.

Metti, una sera a cena (Un soir à dîner), de Giuseppe Patroni-Griffi, avec Jean-Louis Trintignant et Lino Capolicchio, semble tirer son inspiration de la lecture d'*Emmanuelle*, car on y voit un amour « à cinq » entre trois hommes et deux femmes. De temps à autre on y voit deux hommes coucher ensemble, ou deux hommes et une femme, mais jamais deux femmes.

Fraulein Doktor, d'Alberto Lattuada, avec Suzy Kendall et Kenneth More : une espionne séduit une femme pour des motifs « professionnels »...

Salvare la faccia (Sauver la face), d'Edward Ross, avec Adrienne La Russa et Nino Castelnuovo : lesbianisme.

Nero su bianco (Noir sur blanc), de Tinto Brass, avec Anita Sanders et T. Carter : film en faveur de la « révolution sexuelle ». On y voit deux hommes s'embrasser sur la bouche.

Cuore di mamma (Cœur de mère), de Giovanni Samperi, avec Carla Gravina : lesbianisme.

La bambolona (La poupée), d'Ugo Tognazzi, est tiré du célèbre roman d'Alba de Cespedes. On y voit un majordome homosexuel. Tout le film est d'un ton de grande tolérance.

Satyricon, de Gianni Polidori, tiré du fameux roman de Pétrone, comporte de nombreuses scènes homosexuelles ; il a été interdit par les autorités judiciaires (à ne pas confondre avec le film portant le même titre que prépare Fellini, et qui fera sûrement un éclat!)..

Brucia, ragazzo, brucia (Brûle, garçon, brûle), d'Umberto Lenzi, avec Françoise Prévost : lesbianisme.

Scènes lesbiennes également dans deux films français récents : *Les oiseaux vont mourir au Pérou*, de Romain Gary, et *Les amours de Lady Hamilton*, de Christian Jaques.

Dans *L'homme et la femme*, de Jean-Luc Godard, on voit deux hommes s'embrasser dans une cabine de w.-c.

Du côté des films américains, à signaler surtout *Le sergent*, d'après le roman de Dennis Murphy (*L'étau*) — film qui passera certainement en France prochainement, et dont *Arcadie* rendra compte alors — ; *Rachel, Rachel*, de Paul Newman (lesbianisme) ; *Piège (Deadall)*, de Bryan Forbes (« suspense » dont l'un des principaux personnages est homosexuel) ; *La femme de ciment* (épisodes lesbiens) ; *Ainsi meurt une étoile (id.)*.

Du côté allemand : *Les désarrois de l'élève Törless*, de Volker Schlöndorff, d'après le roman de Musil (2) ; *Thérèse et Isabelle*, de Radley Metzger, entièrement consacré à des rapports lesbiens ; *Sexy Baby*, de J.-H. Amon, aussi avec des scènes lesbiennes.

Du côté japonais, un film dont le titre est tout un programme : *La maison des amours particulières*.

Signalons, à l'attention de nos lecteurs résidant à Rome, l'intérêt du *Film Studio*, où sont projetés des films d'avant-garde, non censurés, parmi lesquels, tout récemment, *The Iliac Passion*, de Gregory Markopoulos, film follement homosexuel empli de nus masculins intégraux.

LIVRES.

Peu de choses importantes, de notre point de vue, dans le domaine du roman italien.

Signalons seulement *La sfida dei giorni (Le défi des jours)*, de Piero Santi, éd. Vallecchi, qui conduit le lecteur dans les régions les plus secrètes et les plus ambiguës de la conscience ; *Mio marito (Mon mari)*, de Dacia Maraini, éd. Bompiani, recueil de nouvelles où l'homophilie apparaît

(2) *Arcadie*, n° 84, déc. 1960 ; et n° 87, mars 1961.

ici et là; enfin *Marcel ritrovato* (*Marcel retrouvé*), de Giuliano Gramigna, éd. Rizzoli, roman « proustien » dont le principal personnage se réfugie dans le milieu homosexuel de Paris.

Traductions de l'anglais : *Il portiere di notte* (*Le veilleur de nuit*), de Stephen Schneck, éd. Einaudi, souvenirs d'un portier d'hôtel, dont plusieurs sont relatifs à des clients homosexuels; *Bakakai*, de Witold Gombrowicz, éd. Feltrinelli, recueil de nouvelles dont certaines ont des résonances homosexuelles; *Myra Breckenridge*, de Gore Vidal, éd. Bompiani (3); *Il microcosmo*, de Maureen Duffy, éd. Mondadori, consacré à la vie des lesbiennes; *Perchè siamo nel Vietnam?* (*Pourquoi sommes-nous au Vietnam?*), de Norman Mailer, éd. Mondadori, œuvre bizarre et déroutante.

Traduction du japonais : *Confessioni di una maschera* (*Confessions d'un masque*), de Yukio Mishima, éd. Feltrinelli (4).

Traduction du français : *Venerdì, o el limbo del Pacifico* (*Vendredi, ou les limbes du Pacifique*), de Michel Tournier, éd. Einaudi, où l'on relève une forte composante homophile.

Plus importantes sont les nouveautés dans le domaine des essais, notamment les deux livres suivants :

Herbert Hart, *Diritto, morale e libertà* (*Droit, morale et liberté*), éd. Bonanno, insiste surtout sur la distinction nécessaire entre le pouvoir politique, qu'il est normal de faire dépendre de la majorité des électeurs, et le cadre moral, qui doit dépendre avant tout de la conscience individuelle.

Paola Acri, *L'inversione sessuale*, éd. Rialta, développe avec courage et lucidité bien des idées chères à *Arcadie*, notamment celle-ci : « Les goûts de l'homosexuel, sauf dans certains cas particuliers, ne nuisent à personne... L'homosexuel, quand il est conscient de ses actes, de ses inclinations, de ses préférences, et quand il ne cède pas aux critiques et au dénigrement qui l'accablent dans certains milieux, est un homme comme tous les autres, et même, en un certain sens, plus sain que les autres, parce que plus sensibilisé, plus courageux et plus cohérent... L'être qui vit sa vie selon son inclination et qui sait résister aux critiques moralisatrices est le plus sain qu'on puisse trouver dans une société. En revanche, l'homosexuel qui n'arrive

(3) *Arcadie*, n°

(4) *Arcadie*, n° 89, mai 1961; et n° 149, mai 1966.

pas à s'accepter tel qu'il est, à se réconcilier avec lui-même, et qui tente de changer sa nature, y compris par la psychanalyse, est un malade. » Bravo, Paola Acri!

Signalons enfin *Le voci degli hippies* (*Les voix des hippies*), anthologie publiée par Jerry Hopkins chez Laterza, où se trouvent réunis les textes les plus significatifs extraits des journaux « underground » des hippies. L'homophilie et la tolérance sexuelle y occupent une large place.

Notons, pour terminer, que la littérature érotique est en plein boom en Italie. Il s'agit d'ailleurs, la plupart du temps, de traductions de l'anglais et du français. Parmi les publications récentes, des « classiques » comme *L'amour cruel*, de Sacher-Masoch (éd. Sugar); *Le diable au couvent*, de l'abbé du Prat (éd. Eros); *Les cent vingt journées de Sodome*, du marquis de Sade (éd. L'Arcadia); *Les onze mille verges*, de Guillaume Apollinaire (éd. Forum); *Violetta*, de Théophile Gautier (éd. Forum); *Le livre blanc*, de Cocteau (éd. Forum); *Aloysia Sigea*, de Nicolas Chorier (éd. Forum); *Mlle Sappho* (éd. Forum); et des nouveautés telles que *Appelez-moi Brick*, de Monroe Howard (éd. Forum); *L'ordinatrice*, de Maud Saccart de Bellerocche (éd. L'Airone); etc... Le lesbianisme occupe une place de choix dans toute cette littérature.

Pour les Italiens qui voyagent en Amérique, les éditions Sugar publient la *Guida ai piaceri di New-York* (*Guide des plaisirs de New-York*), de Alan Rinzler, où ne sont pas oubliés les plaisirs... arcadiens.

Enfin, pour les amateurs de poésie classique, signalons la magnifique traduction de Catulle par Guido Ceronetti (éd. Einaudi), où les termes « intraduisibles » sont traduits avec le plus impitoyable réalisme.

CHRONIQUE.

L'événement de ces derniers mois est la publication d'une nouvelle revue hebdomadaire, *LSD*, qui, malgré un goût marqué pour le sensationnel et les photos suggestives, fait preuve d'un libéralisme et d'une tolérance remarquables à notre égard.

Cela a commencé par une grande enquête sur le « troisième sexe » dans le monde (pour la France, à en croire cette enquête, 50 % des hommes ont eu des expériences homosexuelles après l'adolescence). Puis a suivi une enquête de Gio Stajano, *Lungo viaggio nell'Italia omosessuale*,

La Hollande, de son côté, est considérée par les jeunes Italiens comme la Mecque de l'homosexualité, et cela ne semble pas choquer outre-mesure même certains journaux conservateurs tels que *La Nazione*.

En Allemagne, le mariage du dernier rejeton de la dynastie Krupp, Arndt Krupp, a fait les grands titres des journaux. « Il y a quelque chose de bizarre dans ce mariage », a dit un jeune milliardaire américain, ami d'Arndt. Selon certaines mauvaises langues, le marié aurait désiré faire figurer au contrat une clause le dispensant d'avoir à accomplir « certains devoirs conjugaux »... Et, quelques jours avant la cérémonie, il faisait une répétition générale en conduisant à l'autel un beau jeune Brésilien...

*
**

Pour finir, revenons-en à l'Italie, où une publicité touristique pour Naples vante « la mer bleue, les yeux violets des filles, la peau bronzée des garçons... » ! C'est ce qui s'appelle s'adresser à tous les publics...

Une récente relecture du *De Anatomia*, de Léonard de Vinci, nous a remis sous les yeux cette phrase consacrée au membre viril : « Il semble que parfois ce membre ait une âme et une intelligence propres; aussi l'homme a-t-il tort de le considérer comme honteux et de le cacher : bien plutôt devrait-on le montrer et l'orner et en être fier... »

Dans un livre sur Dante, le Père Guidubaldi écrit ceci : « L'aspiration du poète à s'élever à la cime et à sortir des eaux n'était rien d'autre, pour parler platement, qu'un désir phallique avide » (!).

En guise de conclusion, nous citerons cette phrase du *Journal secret* de Comisso, le grand écrivain arcadien récemment disparu, où transparaît son homosexualité joyeuse : « Quand on est près d'une femme et qu'on discute avec elle, on oublie qu'elle a son sexe, qu'elle peut se faire défoncer, devenir enceinte, accoucher. De même, quand on marche dans une foule, on ne pense pas à toutes ses fonctions horribles et dégoûtantes. Mais quand on rencontre une troupe de soldats, alors, parce qu'ils sont dans la première force de leur virilité, parce qu'ils ne pensent qu'à leur sexe tout-puissant, parce qu'ils n'ont rien d'autre à faire, on ne peut s'empêcher de penser à cela, à tous ces sexes, à cet assortiment d'échantillons parfaits... »

MAURIZIO BELLOTTI.

A PROPOS DE CINÉMA

Ciné-Revue, qu'en janvier nous avions quelque peu malmené (n° 181, page 36) a donné en mai deux nouveaux « dossiers », certes assez brefs, mais d'un tout autre intérêt.

Le 8, ce fut *L'amour chez les contestataires*, qui fut une introduction excellente aux débordements scéniques de *Hair* que l'on vit à la fin du mois à Paris (cf. *Arcadie*, n° 185, page 270). Petit « dossier » assez sérieux et bien documenté sur la contestation sexuelle en cours.

Ciné-Revue a fort bien distingué les quatre courants venus... du lointain Fourier, de Reich, de Marcuse et de Vaneigem. Notre cher Daniel Guérin avait donné ici des études sur Fourier (n°s 168 et 169) et fort bien montré les libertés nécessaires à son *Harmonie* : il n'était pas allé pourtant jusqu'à détailler ce système de « l'amour pivotale » de son *Nouveau Monde Amoureux* que chantent, dansent et miment au théâtre de la Porte Saint-Martin les valeureux acteurs de *Hair*.

Ciné-Revue, en effet, a offert à ses lectrices les avant-goûts de cette inquiétante libération : elles ont dû lire cela sous le casque, chez le coiffeur, et l'on peut penser qu'elles n'ont pas été toutes... transportées, par cette inconfortable évocation..., même avec le secours de la pilule !

Reich également, on le sait, a été étudié en *Arcadie*. Et voilà que ces dames, sur ce terrain aussi, ont été aussi bien renseignées que nos lecteurs... Tout comme « les étudiantes de Nanterre » qui ont, paraît-il, si fort apprécié... « l'aspect scientifique de cette nouvelle économie sexuelle ».

Quant à Marcuse, dès longtemps signalé ici également, *Ciné-Revue* en fit un « digest » rapide, mais intelligent, quant aux perspectives homosexuelles.

Vaneigem et les situationnistes, explique enfin cette revue, apportent de « nouveaux schémas de vie amoureuse » et traitent de « la grande variété des partenaires valables ».

Suit une conclusion sage et fort équilibrée.

Décidément, *Arcadie* n'est plus seule à s'aventurer sur ces terrains d'ambivalence ou d'équivalence !

*
**

Le 22 mai, *Ciné-Revue* a traité des « Jeux de l'amour à travers les âges ». Cette étude ne nous concerne pas du tout, mais son exposé historique assez correct frôle inévitablement, d'une part les problèmes minoritaires et, d'autre part, les variations alternées, et parfois si brusques, des vagues de pudibonderie et des « libérations sexuelles », dont justement les minorités peuvent plus ou moins souffrir, ou profiter.

Il est évident que lorsque les hommes, à l'ère victorienne ou sous la troisième république, ressemblaient à des bouledogues ou à des hannetons, tandis que les femmes, autant qu'elles le pouvaient, tendaient vers la guêpe ou la libellule, le rapprochement homosexuel était moins facile qu'aujourd'hui, où nous voyons les femmes travesties en marins américains, à pantalons flottants, et les jeunes hommes tout éclatants « des plus vives couleurs », comme dit Florian ! Dans un groupe de jeunes, à Soho ou à Saint-Germain-des-Près, il est bien difficile de distinguer les sexes... et, dans le métro, quatre jambes de pantalons noirs entrelacées, sont difficiles à interpréter. « L'habit ne fait pas le moine », disait-on sagement autrefois. « Il ne fait plus le sexe », pourrait-on ajouter de nos jours. Et l'égalité vestimentaire favorise les équivalences de contact entre « les uns et les autres », pour citer Verlaine !

*
**

L'O.R.T.F., d'autre part, a laissé Jean-Louis Bory, le soir du 2 juin, à **France-Culture** traiter de sa « Peau des Zèbres ». Ce fut assez impressionnant.

Ce qui est le plus remarquable encore, c'est que **L'Humanité-Dimanche**, le 1^{er} juin, avait présenté très favorablement, dans un « chapeau » inhabituel, ces lectures d'une œuvre qui, écrivait-elle, « remet en question la loi commune, la morale, l'ordre social admis... et ce qui s'enracine dans la nuit du corps : l'hétérodoxie sexuelle ». Elle ajoutait : « Progrès en tolérance assez lents — et qui relèvent de la complexité sournoise ou de ce silence à quoi oblige la peur du mépris... » « L'auteur ne se cache pas, précisait-elle, les risques au devant desquels il court. Il s'avoue solidaire de ses personnages pour la simple raison qu'il estime déloyal vis-à-vis des autres et de soi-même de ne pas... respecter sa nature... sous prétexte de respecter la conception que le plus grand nombre se fait de la nature. » Suivait même une audacieuse citation de Jean Genêt.

PIERRE NEDRA.

LE VIVRE ENSEMBLE

par DOMINIQUE VALMY.

— I —

Par la fenêtre ouverte montaient les bruits de la ville. Celui des camions, qui faisait frémir la vitre.

Puis le premier autobus ronronnant par saccades, que j'entendis s'arrêter devant la maison, repartir, s'éloigner.

Enfin des pas d'hommes en route pour le travail, et que j'imaginai, silhouettes anonymes et grises.

Un espace de silence, dissous par le chant d'un oiseau, je compris que le printemps était revenu.

Un rayon de lumière caressait le mur près du lit, et je remarquai pour la première fois ce que la tapisserie avait d'émouvant : les fleurs avaient le rouge de tes lèvres, les tiges enlacées étaient des bras qui appelaient, les feuilles, des mains ouvertes pour un culte d'une tendresse infinie.

Ta chemise était un nénuphar en rade près du lit.

— II —

Toi qui dors près de moi, je t'apprendrai des Camargues de pastel, ô mon taureau sauvage. Je t'apprendrai des matins de plein soleil, à courir dans les vagues, libres et nus ; nous oublierons que la vie, comme la mer, un jour se retire, car pour notre vie comme pour la mer, la première aube a tenu lieu d'éternité.

— Mon amour, je t'habillerai de vent, je tresserai autour de ton front des couronnes d'écumes, je te cueillerai des bouquets de sable, j'écarterai pour toi le baldaquin d'une brassée de joncs. Nous laisserons à la terre une empreinte éternelle que le vent de demain dispersera.

— Mais avant que la vie ou la mort ne nous séparent, sais-tu, mon endormi, que tu perds des minutes si belles qu'elles pourraient mourir et survivre en nous à jamais.

— Sais-tu que tu es mort tandis que je te regarde, et qu'ils sont morts, ces yeux où je ne me vois plus, où je ne sais même plus s'il y a encore un peu d'amour sous la pri-

son de tes paupières qui ne te laissent plus rien voir du monde où je suis là à attendre.

— Mais soudain tu tressailles. Ma main est restée immobile, mais tu sembles avoir senti la chaleur de la caresse, car voici que tes cils se décroissent et que tu brises les fils arachnéens du rêve qui te retenaient loin de moi.

— Ton regard rencontre le mien, et se trouble, comme une grande nappe d'eau paisible, une seconde effleurée par un doigt dont le contact vient agiter en ondes le calme de ses profondeurs.

— III —

C'était comme un premier matin, la peur que tu ne te réveillasses étranger, que la nuit ne nous eût séparés, la peur de ne plus trouver dans tes yeux, le rassurant écho de mon amour.

Je posai ma tête sur ton cœur, chaque pulsation me remplissait de la gratitude de vivre. Et surtout de vivre ensemble malgré les autres, les imbéciles, les insatisfaits.

L'un contre l'autre, nous écoutions monter vers nous les bruits de la ville.

Ça n'a pas d'histoire, le bonheur.

DOMINIQUE VALMY.

LIVRES ANCIENS

LIVRES NOUVEAUX

LA PEAU DES ZÈBRES

de JEAN-LOUIS BORY (1).

Il n'est point aisé de traiter de l'homosexualité dans un roman lorsqu'on abandonne l'anecdote pour une peinture plus poussée.

En choisissant l'intimisme — une sorte de très long monologue intérieur — à base de retours en arrière, il n'est pas certain que l'auteur ait joué gagnant.

Non que ces descriptions soient inexactes, il s'en faut de beaucoup, mais en nous retraçant une histoire comme tant d'autres comment ne pas tomber dans la grisaille.

La rupture de François-Charles avec Pierre et son remplacement par un autre garçon, Paul, n'occupe pas moins de 483 pages, ce qui est peut-être beaucoup. Encore ne s'agit-il que d'une première partie — un second volume, *Tous nés d'une femme*, est promis au « lecteur de bonne volonté » que nous nous flattons d'être.

Jean-Louis Bory n'a-t-il pas eu d'ailleurs quelque conscience de cette prolixité en constatant aux dernières lignes, au cours d'une sirupeuse et asphyxiante conversation avec la mère de Paul, « c'était donc pour en arriver là que je me suis mis à courir le 4 août 1958 » ?

Le 4 août 1958 c'est le jour où après avoir chassé Pierre Quincy et ses deux jeunes enfants de sa propriété de Jumainville, François-Charles de Hermemont n'a pu s'empêcher de courir pour l'apercevoir une dernière fois.

En exergue au prétendu proverbe dahoméen : le zèbre ne se défait pas de ses zébrures, on pourrait adjoindre et « l'homosexuel de sa jalousie ».

François-Charles est tombé dans ce travers si commun chez trop des nôtres : vouloir disputer aux femmes un hétérosexuel.

On ne nous dit pas si François-Charles a été une exception dans la vie de Pierre Quincy, professeur d'éducation physique, marié, divorcé et père de deux enfants en bas âge.

(1) Gallimard. Prix : 29 F.

« Je vous guérirai » dit à un autre homosexuel sa femme, lorsqu'elle apprend les goûts véritables de son mari. Ce à quoi il répond noblement : « Je n'ai pas la vérole. »

On guérit certes beaucoup plus facilement de la vérole qu'on ne change les goûts profonds d'un partenaire et c'est la quadrature du cercle que de vouloir faire, même d'un bi-sexuel, un homophile exclusif. C'est déjà bien beau lorsqu'on parvient à lui donner une habitude suffisante de l'autre registre pour qu'il en garde la nostalgie.

Arcadiens, mes frères, tant que vous ne vous serez pas enfoncé dans le crâne ces sages principes, vous vous exposerez, comme François-Charles, à bien des déboires.

Il serait tellement plus confortable de ne pas tenter ces décevantes conversions et de s'assurer pour des liaisons durables d'une réelle identité de goûts, mais je sens que je prêche dans le désert.

Et même si Pasolini l'a mis à la mode, il n'en est pas plus peuplé pour cela.

Pour en revenir au roman de J.L. Bory, après une première partie un peu bien languissante constituée de toutes les délectations moroses de François-Charles, la seconde est plus vivante.

Elle a pour cadre Cannes d'abord, puis Paris.

S'y meuvent maintes silhouettes d'homophiles parfois mariés ou divorcés : libraire, propriétaire de galerie d'art, journaliste comme François-Charles ou sectaire d'extrême-droite comme Clarence.

Il faut savoir gré à J.L. Bory d'avoir évité toute tragédie, toute nostalgie des bas-fonds, même si ce roman y perd un peu en couleur.

Il atteint un certain pathétique en se penchant sur « cette partie molle, un peu visqueuse, couchée tout au fond de lui... » il l'appelle la Maria... Pourquoi la Maria ? Pour Marie-couche-toi-là ?

François-Charles pratique la fuite systématique devant la Maria, la sensiblerie.

Son ami le libraire Félicien qui est le narrateur s'interdit — « fût-ce au prix de la froideur » — tout trépignement, toutes manifestations impardonnables.

Tel est ce roman qui se veut pudique et qui l'est en réalité. Il agacera peut-être beaucoup d'entre nous et en touchera d'autres. Chacun son tempérament.

Il constitue en tout cas une excellente illustration (2) de ce propos de Proust placé en tête du livre :

« Il peut y avoir vice par hypersensibilité comme il y a le vice par manque de sensibilité. Peut-être n'est-ce que dans les vies réellement vicieuses que le problème moral peut se poser avec toute sa force d'anxiété. »

SINCLAIR.

(2) Le mot vice mis à part que Proust n'emploierait sans doute plus de nos jours.

PRINTEMPS AU PARKING

de CHRISTIANE ROCHEFORT.

Pour une fois la prière d'insérer ne ment pas. Après avoir lu le dernier roman de Christiane Rochefort, on est mieux que content, heureux.

C'est un don que de pouvoir mettre en scène, sans tomber dans les redites et les sentiers trop battus, les inquiétudes et les troubles de l'adolescence.

Christophe a beaucoup de chance au cours de sa fugue loin du H.L.M. familial. Il part saturé de dégoût envers tout un ordre de choses et il trouve, au travers du kaléidoscope de notre société contemporaine, la vérité et la passion.

On peut en mourir ou revivre. Il revit.

Il m'a rajeuni, Christophe, et ému ce n'est pas si fréquent.

Tel Phèdre, il découvre en Thomas son Socrate, sans mièvrerie, sans verbiage.

Ils s'aperçoivent aussi que cet amour de tête s'est étendu à tout l'être et que cette passion est réciproque.

Que de miracles et que de pièges pour un auteur. Christiane Rochefort a su les éviter et on peut se demander ce qu'il convient d'admirer le plus — du ton assez inimitable dont elle use pour suggérer plus qu'elle ne la dépeint cette passion — ou des touches d'une finesse ironique où en quelques phrases d'un dialogue percutant elle campe les hurluberlus du monde où nous vivons. Oh cette famille de la Muette aussi variée qu'un zoo mais autrement foldingue !

J'envie ceux qui n'ont pas encore lu *Printemps au Parking* pour les minutes heureuses qui les attendent.

Thomas (Socrate) a laissé un bref billet à son disciple : « Je veux dormir avec ta vérité contre ma joue. »

Ce sont avec les yeux bien ouverts et même écarquillés qu'il convient d'affronter la vérité dégagée par Christiane Rochefort.

Pour parler comme son héros : un grand bouquin, chapeau ! Ruez-vous, chers Arcadiens.

SINCLAIR.

(1) Ed. Grasset, 270 p. Prix : 16 F.

LE SUNSET

CREPERIE — CAFETERIA

CADRE INTIME ET AGRÉABLE

AMBIANCE MUSICALE

Bon accueil à tous les Arcadiens qui se feront connaître

4, rue du Puits-des-Esquilles

MONTPELLIER

(Fermé le dimanche)

*Ayez des cheveux adaptés,
afin d'obtenir le volume de coiffure désirée*

POSTICHEUR

HOMMES ET DAMES — Spécialiste TOP-MAN

COIFFURE DAMES

RENÉ DUCHANGE

29, boulevard Rochechouart, PARIS-9^e

Téléphone : 878-88-14

JACQUES VOUS REÇOIT

AU PIERROT DE LA BUTTE

DÎNERS — SOUPERS

Menu à 12 F

(fermé le dimanche)

(ouvert tout l'été)

41, rue Caulaincourt, PARIS-18^e — Téléphone : 606-06-97

(Métro Place Clichy — Lamarck)

— 430 —

Raymond COUDRAY

Etude LAMY

87, boulevard Montparnasse

PARIS — BAB. 74-20

se tient personnellement à votre disposition pour toutes vos

TRANSACTIONS IMMOBILIÈRES

ACHATS — VENTES — LOCATIONS

Studios, Appartements, Pavillons, avec ou sans confort

Consent jusqu'à 95 % de crédit

Téléphoner pour Rendez-vous

I - K I

sciences occultes

résout bénéfiquement

vos problèmes,

professionnels,

sentimentaux...

lignes de la main — cartes — tarots — graphologie
métamorphoses de Royer — formes fortuites de Rorschach
envoûtement — désenvoûtement — retour d'affection

(Nombreuses références)

7, rue Riboutté, PARIS-9^e — Métro Cadet

Téléphone : 523-35-86

HOTEL RÉSIDENCE **

STUDIOS GRAND CONFORT

Ascenseur — Téléphone dans toutes les chambres

30, rue de Maubeuge, PARIS (IX^e) — Tél. : 878-44-82

(métro : Notre-Dame-de-Lorette, Cadet-Lepelletier)

Même Direction : HOTEL LAKANAL

9 bis, rue Lakanal, PARIS (XV^e) — Tél. : 828-09-13

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e)
Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

Ouvert jusqu'à 2 h du matin

CANNES

HOTEL P.L.M. **

Entièrement rénové

3, rue Hoche

Tél. : 38-31-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

AU RESTAURANT DE LA CALÈCHE

On y mange de 19 h à l'aube

*Les Arcadiens y sont reçus en amis, dans un cadre intime
et agréable pour y déguster les spécialités du PERIGORD*

Menu à 17 F

(Confits, Cèpes, Foie gras, Cailles, Truffes, etc...)

(Fermé le Lundi)

28, rue Jean-Maridor — PARIS-XV^e

(Métro Lourmel)

Tél. : 533-50-91